

Un naufrage au bout de la nuit

Capucine et Simon Johannin Une pétaradante et noire odyssee de la mouise, dans les rues de Paris

Erwan Desplanques

Tout le monde s'étonne de son nom de famille. « Paradis ? » Comme Vanessa, oui. Sauf que chez Nino, on croit à une blague puisque le personnage semble tout droit sorti de « L'Enfer » de Dante, avec sa tête à sniffer de la colle à même le macadam. À 20 ans, le gamin ressemble déjà au Vernon Subutex de Virginie Despentes. Beau mais râpé, abîmé, perdu.

Cet anti-héros « white-trash », digne d'un film de Larry Clarke, cristallise une certaine attention en cette rentrée littéraire 2019, tant il détonne par son look et sa langue, mais aussi par son origine. Car ils sont deux à l'avoir couché sur le papier : Simon et Capucine Johannin, 26 et 27 ans, ex-étudiants en art à Bruxelles, mariés à la ville et co-créateurs de cette pétaradante odyssee du « seum » et de la mouise dans les rues de Paris (« une ville où quand on n'est pas riche on est plus pauvre qu'ailleurs »). C'est, paraît-il, Madame qui fixe les rails de l'intrigue et corrige, Monsieur qui soigne la gouaille et improvise. L'ensemble est bancal et beau, drôle et sinistre, parfois naïf mais d'une effervescence ravageuse.

Ici, les personnages jactent comme on danse après huit verres de trop. Ils galèrent, s'offusquent, s'engueulent, se défoncent, s'aiment puis se redressent pour mieux choir. Paradis n'est qu'un nom, une idée. La réalité, c'est l'ac-



Capucine et Simon Johannin, ex-étudiants en art à Bruxelles, mariés à la ville et cocréateurs de ce roman lyrique et trivial. PHOTO HÉLÈNE TCHEN CARDENAS

cumulation de petits boulots sous-payés – ou sinon devenir l'un de ces cadres sup qui traversent la ville en trottinette électrique et qu'on peine à envier.

À leurs yeux, le travail est toujours infantilisant ou brutal. Dans le premier chapitre, Nino tente par exemple de s'engager dans la Légion étrangère, ce « concentré de galériens, prêts à crever canon en avant pour un smic ». Lorsqu'on lui demande s'il est prêt à perdre son sang pour la France, il répond : « Je préfère le perdre pour la France que pour Lidl ou Michelin, au moins ici je fais du sport avec des copains et j'apprends à tirer. »

L'amour, seul Eden

L'affaire ne dure pas, revoilà Nino sur le trottoir, qui erre, traficote, fouille les poubelles, observe les passants : « Je vois le peu d'argent qui brille au fond des poches [...] les tissus tannés sur les

peaux à qui on a volé le soleil et les regards envoûtés de fatigue, de désirs secrets. » C'est poétique, enlevé, parfois délibérément vulgaire ou narquois. Certaines phrases pourraient sortir d'un inédit de Bukowski réécrit par le rappeur Booba. Les Johannin alternent « punchlines » triviales ou lyriques : « Depuis que j'ai eu 20 ans, j'ai pris la teinte du délire, [...] Je me suis trop collé la tête sur les parois de la nuit. »

On a parfois l'impression de lire un avatar du « Fief » de David Lopez, prix du Livre Inter 2018, en plus radical, même si la noirceur du texte s'estompé parfois au profit d'un romantisme presque enfantin, incarné par le personnage de Lale, auquel le narrateur s'adresse au fil des pages, comme si l'amour pouvait concentrer les ultimes espoirs du monde, seul Eden accessible aux exclus comme aux enrégés.



★★★★★
« Nino dans la nuit », de Capucine et Simon Johannin, éd. Allia, 288 p., 14 €.